

26 Spt. 1975

BIENNALE DE PARIS



« L'homme de fumée » à la Biennale.



Nous assistons à une véritable épidémie de découvertes archéologiques, et notamment de sarcophages paléochrétiens. Hier, c'était à Rome, aujourd'hui c'est à Marseille, où l'on vient d'en découvrir quinze, alors que pendant ce temps-là je viens d'avoir 42 ans, ce qui n'est pas encore archéologique mais pas loin du vestige!

Feux d'artifices, travestis... Ce pourrait être le Magic Circus, ce n'est qu'une exposition de « peinture », du moins comme l'entendent ceux qui ont moins de trente-cinq ans.

Est-ce encore de l'art ? questionnent les bons esprits. La IX^e Biennale (1) a en effet tout pour déconcerter ; pourtant, à y regarder de près, la peinture, même sans châssis, n'en est pas absente...

Est-ce d'ailleurs si important ? Ce qui compte, c'est que, pour peu que l'on prenne le temps de consulter la longue liste des artistes qui y exposèrent depuis 1959, on constate que tous ceux qui comptent aujourd'hui ou presque y ont figuré. C'est une raison, et non des moindres, qui devrait pousser à visiter ce vaste caravansérail.

Il réunit dans les vénérables locaux des musées d'Art moderne la production de 124 artistes, présentée avec une remarquable efficacité par J.-C. Amman, le jeune directeur du Kunstmuseum de Lucerne.

Rien n'y manque, ni le « body-art », qui fait du corps le mode privilégié d'expression, ni l'art conceptuel, qui énumère ses sophismes en un interminable et confus discours. Pas même la peinture, la vraie, n'y échappe. Du moins pas la peinture qui « raconte », triste postérité de l'expressionnisme ou du surréalisme, mais la peinture « évanescente », qui fait florès aujourd'hui en France comme en Italie. Recherche acharnée de ce qui fait la spécificité de l'émotion picturale : pâles griffures de toiles monochromes, toiles imprégnées de couleurs puis cousues et collées d'un Pin-cemin ou d'un Isnard, dans lesquelles il faut voir peut-être un des mouvements les plus prometteurs apparus en France depuis le « nouveau réalisme » des années soixante.

Marc DEBARD

(1) Musée national d'art moderne, Musée de la Ville, Musée Galliera, jusqu'au 2 novembre, t.l.j. : 11 h à 18 h, mer. de 12 h à 22 h.

1 Oct 1975



Le printemps d'un verger, de Chan Tchouen-Jong.

EXPOSITION

LES ARTISTES PAYSANS CHINOIS DE LA BIENNALE

C'est une très rare exposition que nous présente au musée Galliera la 9^e Biennale de Paris, fruit d'une expérience menée en Chine dans les années 60, avant la révolution culturelle et après que Mao Tsé-Toung eut déclaré : « Tous peuvent participer à la création artistique, paysans vous pouvez peindre. » On vit alors, dans beaucoup de régions et particulièrement dans le district de Houksien, à Huxian, des paysans, 600 à peu près pour une agglomération de 420.000 habitants, acheter peinture, papier et pin-ciaux et, rentrés chez eux, décrire leur vie quotidienne dans les rizières, à la ferme, dans la commune.

Le peintre Zao Wou-Ki, Français d'origine chinoise, fut l'instigateur de cette manifestation qu'il vit en 1973 à Pékin. « En visitant le Salon national, je me suis soudain trouvé en présence d'une nouvelle peinture pleine de fraîcheur et de sincérité, qui n'était plus une fabrication impersonnelle répondant aux impératifs socialisants de la propagande ou copiant servilement les recettes du passé. C'était la peinture des paysans de Huxian. »

Ni peintres professionnels ni naïfs, ces hommes adoptent naturellement la perspective aérienne plongeante de la tradition picturale chinoise, retrouvent le trait précis qui décrit geste et attitude d'un instant, les couleurs qui sont celles mêmes de leurs paysages. Poètes, la beauté simple de leurs œuvres n'est pas académique, même lorsqu'ils nous font, rarement, assister à la lecture en groupe du petit livre rouge, à l'élection d'un chef de brigade ou à un exercice militaire. Leur peinture, dans son ensemble, est une sorte de journal de la vie et de ses événements : récolte des choux, achat d'un bœuf, classe du soir, construction d'un barrage, creusement d'un puits, élevage du ver à soie ; œuvres évidemment inégales mais presque toutes chargées d'émotions et de qualités graphiques.

M.-H. C. ●

(Biennale de Paris, musée Galliera. Tous les jours sauf mardi, de 10 h à 17 h. Jusqu'au 2 novembre.)

MIDI LIBRE - (Q)
34000 MONTPELLIER

28 Spt. 1975

Midi Libre — Dimanche 28 septembre 1975



LA SEMAINE PARISIENNE

Art moderne

RIEN de plus radical pour passer d'hier à aujourd'hui que de quitter le cher vieux Casino pour le Musée d'Art Moderne où se tient la Biennale de Paris.

C'est, paraît-il, dans ce temple aux colonnes noircies par les injures d'une pollution purement administrative, qu'il faut se rendre pour mesurer le génie artistique de notre temps, dans ses expressions les plus avancées. Je sais qu'il convient d'être extrêmement prudent lorsqu'on émet un jugement dans ce domaine. On court le risque de passer pour un brévié, un affreux bourgeois rétrograde. Et c'est bien le sentiment que j'ai éprouvé avant-hier, alors que j'étais mêlé à un petit groupe de jeunes gens qui parcouraient cette singulière exposition sous la direction d'un mentor à peine plus âgé qu'eux.

C'est ainsi que nous accédâmes ensemble à une salle que, dans ma candeur naïve, je crus vide et réservée uniquement au personnel chargé de l'entretien, afin qu'il y entreposât son matériel.

En effet, derrière un tas de gravats, était allongée une échelle. Et trois pots de peinture étaient abandonnés dans un coin.

Je m'apprêtais à partir lorsque l'immobilité de mes compagnons et la densité de leur silence me signifiaient combien je me trompais. J'allais bêtement négliger un des éléments de cette manifestation. Le guide initia-

« Ces objets et ces matériaux sont, ici, à la fois sacrifiés et utilisés pour dénoncer une société qui devient aliénante par une prolifération de ses symboles. Ils constituent un miroir parfait dans lequel nous pouvons voir un reflet de notre propre image ».

Ces propos, où la critique artistique se pimentait du langage propre aux sociologues, avaient de quoi plonger dans l'affliction la plus profonde un auditoire dont je compris sur-le-champ la mise à l'écart et la démarche incertaine.

J'allai donc voir de plus près cette échelle, due à M. Krzysztof Wodiczko, et ces fragments de briques et de ciment rassemblés par M. Bernard Pagès avec l'espoir (d'ou) d'y déceler mon visage.

En tout cas, cette première expérience me rendit circonspect. Et lorsque je vis, au détour d'un couloir, deux balais posés à côté d'un seau, je m'arrêtai respectueusement dans une contemplation qui fut vite contagieuse et qui n'aurait point manqué de trouver sa conclusion en quelques savants commentaires si l'intrusion de deux jachoux ne les avait tués dans l'œuf :

« Et voilà ! On n'a pas nettoyé ce coin-là et on n'a pas rangé les ustensiles ! ».

Dehors, le soleil couchant faisait couler un fleuve d'or le long de la Seine.

Cette somptuosité naturelle me consola de tout de pauvreté.